

de la commission qui les recevait, l'œuvre devenait inexécutable après coup : si l'exposition perdait par là une netteté évidente et une lumière profitable à ceux qui cherchent autre chose qu'un spectacle, mais bien un enseignement historique, le pittoresque des contrastes, en revanche, avait certainement son prix. J'essayerai, dans cet article, de donner aux lecteurs une simple idée de la nature de l'exposition elle-même, comme, au retour d'un voyage, on raconte rapidement ce qu'on a vu. La lente et minutieuse énumération des vingt mille objets, qui constitue notre rapport officiel au gouvernement, serait fastidieuse comme la lecture d'un catalogue. Nous ne faisons point de la *haute curiosité*, mais nous essayons, comme il convient, d'étudier l'exposition au point de vue de l'esthétique.

Personne ne sera surpris d'apprendre que l'exposition, encore que le programme officiel la représentât comme consacrée spécialement à l'art *espagnol et portugais*, nous a donné l'occasion d'admirer quelques beaux spécimens d'art italien, français, allemand, et de diverses provenances étrangères à la péninsule; sans parler d'une collection considérable de pièces céramiques de l'extrême Orient et de la plupart des fabriques européennes. Il était difficile, en effet, de résister au désir de montrer au public quelques pièces exceptionnelles que possèdent les amateurs de Lisbonne; ce n'est cependant pas sans surprise que les lecteurs auront rencontré dans notre premier article sur l'art portugais les deux admirables bas-reliefs grecs exposés par le duc de Loulé.

Ils étaient là, dressés contre la muraille, dans une salle pleine des trésors d'art du moyen âge et de la Renaissance, au milieu des émaux brillants, des reliquaires d'or et des triptyques de vermeil, superbes dans leur nudité marmoréenne, parlant un tel langage à l'imagination, qu'on oubliait pour eux tout ce qui les entourait. On sait à peine d'où ils viennent : le marquis de Marialva les acheta, au commencement du siècle, à Rome même, où il était ambassadeur de Portugal : on dit qu'ils avaient été apportés de Pompéi; mais comment croire, en face de ces *coursiers* classiques dont on croirait entendre les hennissements sonores et qui rappellent si bien la tête de cheval du British Museum, qu'un des conquérants, un Mummius, un Scylla, ne les ait enlevés aux vaincus des rives de la Grèce?

L'art italien de la Renaissance était aussi représenté très brillamment dans les collections du roi dom Luis et du roi dom Fernando, et, comme on trouve des amis sur une rive étrangère, nous avons admiré là des œuvres commandées en Italie par les souverains portugais, et d'autres achetées au hasard des voyages par les nobles collectionneurs. Cette question des relations du Portugal avec l'Italie et les Flandres, sur les-